

# L'INTERVIEW

## « APRÈS UN ATTENTAT, LA RÉACTION D'UNE SOCIÉTÉ PROCÈDE DE L'AGRÉGATION DE MULTIPLES "NOUS", D'OÙ D'INÉVITABLES TENSIONS ET DES DÉBATS SANS FIN »(1/2)

GÉRÔME TRUC, SOCIOLOGUE

Gérôme Truc est sociologue, chargé de recherche au CNRS. Il est l'auteur de *Sidérations, une sociologie des attentats* (PUF, 2016) dans lequel il analyse les réactions aux attentats du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis, du 11 mars 2004 à Madrid et du 7 juillet 2005 à Londres, et travaille aussi sur les réactions aux attentats à Paris de janvier et novembre 2015 dans le cadre du projet REAT. Ces enquêtes sociologiques s'appuient sur l'étude des discours politiques et médiatiques, mais surtout sur des milliers de messages aux victimes, ce qui permet de comprendre les réactions parfois paradoxales des individus face à ces drames.



Photo : ©Guillaume Braunstein

### Quelles valeurs sont mobilisées et comment le sont-elles après un attentat ?

**Gérôme Truc :** Ce sont bien entendu d'abord celles du pays frappé, qui sont mobilisées dans les discours politiques que relayent les médias : liberté, égalité, fraternité après les attentats

de janvier et novembre 2015 par exemple. Mais ce ne sont pas les seules.

Dans les réactions publiques des citoyens, les messages de soutien adressés aux victimes ou les posts sur les réseaux sociaux par exemple, bien d'autres valeurs sont invoquées : la paix et l'amour, qui sont très présents, mais aussi le respect de la vie, la tolérance, le respect, etc.

Il y a un hiatus assez net entre le niveau des réactions politiques et celui des réactions sociales, avec souvent, dans ces dernières, une forme de prise de conscience de « ce qui compte », pour nous, dans ces circonstances. Après le 13-Novembre, par exemple, la jeunesse est invoquée comme une valeur, alors que si on demandait dans l'absolu aux Français qu'elles sont les « valeurs » les plus importantes à leurs yeux, il est peu vraisemblable que la jeunesse soit citée.

### Qu'est-ce que cela dit de notre société ?

Le fait que le diptyque « *peace and love* » tende à primer sur le reste dans les réactions publiques de simples citoyens aux attentats renvoie à une

forme de « pacifisme banal » qui a gagné les sociétés européennes dans leur ensemble : nous n'avons plus connu de guerre sur notre territoire depuis plus d'un demi-siècle, et nous tenons par-dessus tout à préserver cet état de paix que les attentats viennent remettre en cause.

L'écart entre les valeurs invoquées dans les discours politiques et celles qu'invoquent les citoyens témoigne, lui, du pluralisme de nos sociétés démocratiques. Et aussi de l'existence dans ces sociétés de deux niveaux de la réalité sociale qu'il faut prendre soin de ne pas confondre : celui des discours *sur* la société, discours d'en haut, qu'on entend généralement le plus, et celui des discours *de* la société elle-même, discours d'en bas, faits d'une multitude de petites voix, souvent moins audibles. C'est sur cet écart que j'ai voulu insister dans mon livre *Sidérations, une sociologie des attentats*, en citant un grand nombre de messages de simples citoyens.

### Quel genre de "nous" se constitue après un attentat ?

Face à l'attaque, il y a un réflexe de cohésion, qui rend en effet plus saillant le sentiment du « nous ». Mais la réaction d'une société comme la nôtre à un attentat ne se résume pas à la simple réaffirmation d'un « nous, citoyens du pays attaqué », d'un « nous, Français », par exemple.

Certes, les discours politiques mettent particulièrement l'accent sur lui, ce qui est normal. Mais il n'y a pas que le lien civique, de concitoyens du même pays, qui nous relie aux victimes. Nous sommes tous pris dans une grande variété de liens sociaux qui font que, dans les faits, nous

→ Lire la suite en page 7

# L'INTERVIEW

## « APRÈS UN ATTENTAT, LA RÉACTION D'UNE SOCIÉTÉ PROCÈDE DE L'AGRÉGATION DE MULTIPLES "NOUS", D'OÙ D'INÉVITABLES TENSIONS ET DES DÉBATS SANS FIN » (2/2)

nous sentons plus ou moins concernés par leur sort. Et certains réagissent donc aux attentats en mettant en avant un « nous » local (habitants de la ville frappée, du quartier, etc), un « nous » social (journalistes, dessinateurs, juifs, musulmans, policiers, musiciens, etc.), ou un « nous » global (êtres humains, citoyens du monde).

La réaction d'une société à un attentat procède de l'agrégation de ces multiples « nous », d'où d'inévitables tensions et des débats sans fin. C'est ce qui fait aussi qu'il y a des variations de ressenti d'un individu à l'autre, en fonction de ses liens sociaux et de son histoire personnelle, et donc des réactions qui s'expriment aussi parfois davantage sur le mode du « je » que celui du « nous »...

### Comment comprendre certaines réactions de rejet au moment des périodes de deuil ?

Elles proviennent du décalage entre le niveau symbolique du discours politico-médiatique, et celui de la réalité sociale, où se joue le ressenti de chaque citoyen. Le politique dit « en tant que Français, nous sommes tous concernés » ; mais dans la réalité, on voit bien que chacun se sent plus ou moins touché par l'attaque, sans que cela ait avoir avec le fait qu'il soit plus ou moins Français.

Les gestes institutionnels (minutes de silence, pavoisement, cérémonies commémoratives) sont nécessaires dans ces circonstances pour conjurer les risques de division au sein de la société et rendre hommage aux victimes au nom de la nation. Mais des problèmes surgissent dès lors qu'on entreprend de forcer la participation des citoyens à ces gestes, dont ils peuvent juger qu'ils ne correspondent à leur ressenti. On peut descendre spontanément dans la rue au soir d'un attentat pour manifester sa solidarité avec les victimes, mais refuser le lendemain d'observer une minute de silence « officielle » en leur mémoire, étant donné qu'on ne le fait pas pour d'autres morts, tout aussi tragiques. Il faut bien comprendre que ces réactions ne sont pas des preuves

## GÉRÔME TRUC, SOCIOLOGUE

d'un « manque d'intégration » de certains individus à notre société, mais bien d'un conflit de normes inhérent à notre société, tiraillée entre individualisme, patriotisme et universalisme.

### Quel(s) genre(s) de solidarité(s) naissent de ces moments de sidérations ?

On observe dans ces moments une réactivation de solidarités préexistantes, à l'état plus ou moins latent, comme celle qui unit les membres d'une même corporation professionnelle ou les citoyens d'un même pays. Mais on assiste aussi à l'émergence de solidarités conjoncturelles, liées à l'attentat et ces circonstances. Des « nous » s'affirment aussi à partir de ce « communautés de condition » qui prennent sens sous le coup de l'événement : aller boire des verres en terrasse de cafés en fin de journée pour les attentats du 13 Novembre, prendre les transports en commun tous les matins pour aller travailler dans le cas des attentats de Madrid et Londres en 2004 et 2005, etc.

Habituellement, dans le métro ou le RER, nous n'avons pas le sentiment d'être « ensemble », de former un « nous ». Mais après un attentat dans les transports en commun, un tel sentiment peut émerger ponctuellement, qui fait que l'on s'identifie plus que d'autres – qui vont à leur travail en voiture ou travaillent chez eux – aux victimes. Ce sont des solidarités précaires, car elles ne reposent pas, contrairement aux autres formes

de solidarité, sur des institutions pérennes, ni des pratiques de sociabilité régulières. Elles peuvent être assez fortes sur le coup, mais sont donc vouées à disparaître avec le temps, à mesure que le souvenir de l'attentat s'estompe.

*Sidérations, une sociologie des attentats*, Gérôme Truc, PUF 2016.

